témoins, manuscrits de Marc ou citations chez les auteurs, avec, pour ces dernières, la mention des variantes d'après l'apparat des éditions critiques consultées. Les allusions ne reprenant que quelques mots épars du verset ne sont évidemment pas prises en compte, mais on n'omet pas de noter celles qui transposent le texte de manière simple, par exemple quand une parole du Christ, au style direct chez Marc, est présentée chez un auteur en forme indirecte : « Le Seigneur a dit que… ».

À la p. 221, dans la citation de la *Lettre* 16 de Cyprien, la leçon *dimittentur* doit être attribuée à la main Z^1, et non Z'. Si minutieux et exemplaire que soit le travail — et il l'est ici — on réussira toujours, si l'on y tient, à dénicher ce genre de minuscule poussière.

Michel Poirier.

Éditions diverses

Orazio Portuese, *Il Carme 67 di Catullo. Introduzione, edizone critica, traduzione e commento* (Collection « Quaderni di *Paideia* ») : Cesena, Stilgraf, 2013, 417 pages.

Avec ses quarante-huit vers, le poème 67 de Catulle, dans lequel la porte d'une *domus* de Vérone raconte à un interlocuteur anonyme les turpitudes de la maîtresse de maison, n'est certes pas le plus long, mais c'est un concentré de problèmes éditoriaux particulièrement épais : problème de délimitation (les v. 1-2 sont-ils vraiment l'incipit de ce poème, ou la conclusion du précédent, auquel il apparaît attaché dans une bonne partie de la tradition manuscrite ?), problèmes d'établissement de texte (principalement aux v. 5, 12, 28 et 32), problème de clarification de la situation familiale qui sous-tend la narration, problèmes d'allusions à des personnages sans doute réels mais dont le statut n'est pas toujours très clair et qui sont devenus pour nous des inconnus. Bref, les 417 pages d'enquête minutieuse qu'O. Portuese consacre à ce poème, que l'humaniste Adrien Turnèbe jugeait aussi obscur et ténébreux que les oracles de la Sibylle, ne sont pas de trop pour faire le tour de toutes ces énigmes. Et, de fait, le lecteur ressort la plupart du temps convaincu de ses discussions soigneusement argumentées (l'auteur prend la peine de discuter méthodiquement toutes les hypothèses de ses prédécesseurs, tant pour l'établissement du texte que pour son interprétation), toujours prudentes et rigoureuses. Prudence et rigueur sont bien, en effet, les deux caractéristiques de cette étude. Rigueur tout d'abord : O. Portuese a collationné tous les manuscrits et fournit, en amont et en aval de son commentaire, un long exposé sur la tradition manuscrite (p. 63-98) ainsi qu'un tableau complet des variantes et conjectures (p. 321-376). À cela s'ajoutent une bibliographie très étoffée (p. 13-62), un index analytique, un index des chercheurs cités, et un *index locorum* : absolument rien ne manque !

Les discussions menées dans le détail du commentaire sont en outre systématiquement étayées de toute une série de parallèles (que l'auteur cite le plus souvent *in extenso*, selon la pratique fréquente des commentateurs italiens). Prudence ensuite : O. Portuese déroge à l'habitude éditoriale en repoussant sa propre traduction après le texte et le commentaire, de sorte que ses choix de traduction paraissent préalablement justifiés par ce dernier ; il préfère garder entre *cruces* le texte problématique des manuscrits là où ses propositions personnelles impliquent une remaniement important (v. 12), ou quand aucune émendation ne paraît satisfaisante une fois passée au crible de la critique (comme pour l'énigmatique *chinea* du v. 32, pour

lequel on n'a aucune alternative à proposer une fois réfutée de façon argumentée la variante *Cycnea*) ; par ailleurs, il observe, dans le commentaire, une saine réserve vis-à-vis des interprétations un peu trop imaginatives de certains de ses prédécesseurs (notamment la lecture allégorico-érotique de l'*ecphrasis* de Brescia, v. 32-33, dans l'étude littéraire de ce poème publiée par G. Laguna Mariscal en 2002) ; même méfiance vis-à-vis des tentatives d'identifier, sur la seule base du *nomen*, tel ou tel individu mentionné dans le poème à des contemporains connus par ailleurs (notamment le Balbus du v. 3).

Mais il ne faudrait pas penser pour autant que cette lecture du poème 67 est, au final, du genre pusillanime et aporétique. Sur de nombreux points, O. Portuese apporte des arguments qui éclaircissent de façon assez convaincante un certain nombre de problèmes, soit qu'il corrobore telle ou telle des hypothèses de ses prédécesseurs, soit qu'il apporte des suggestions personnelles. Une des démonstrations les plus décisives (développée de façon très détaillée dans une bonne partie de l'introduction et du début du commentaire) concerne la délimitation du poème : une fois lu cet ouvrage, on ne peut qu'être persuadé que les v. 1-2 sont en réalité la conclusion du poème 66 sur la Boucle de Bérénice, et que le poème 67 commence en fait au v. 3 ; l'édition est donc à redécouper. En outre O. Portuese éclaircit bien un certain nombre de problèmes concernant la situation narrative ; notamment la succession des occupants de cette fameuse maison de Vérone (v. 3-6) ainsi que la situation matrimoniale de cette maîtresse de maison à la vie sexuelle assez débridée (le petit schéma de la p. 251 est tout à fait éclairant à ce sujet), ainsi que le jeu latent d'opposition entre la sulfureuse Brescia et la pudique Vérone, dont l'auteur montre bien qu'il structure diachroniquement toute l'histoire en même temps qu'il met en place une dichotomie morale porteuse d'une partie de l'intention satirique du poème (p. 252-253) ; on comprend que l'épouse a commencé antérieurement, à Brescia, sa vie de turpitudes, et que la mauvaise renommée en rejaillit sur la malheureuse maison de Vérone où le couple s'est installé dans un second temps. On notera aussi une discussion très érudite sur l'identification du fleuve du v. 33, dont la leçon *Melo* ressort vainqueur de la leçon *Mella*. Au final, toutes les zones d'ombres ne sont pas dissipées à l'issue de cette étude (en particulier, la sombre histoire d'enfant supposé des derniers vers reste sujette à plusieurs interprétations possibles), mais l'ensemble paraît tout de même moins nébuleux désormais.

Les choix interprétatifs d'O. Portuese se recommandent en outre par le fait qu'ils sont le plus souvent appuyés par des parallèles précis empruntés à des textes du répertoire comique (Térence notamment). Cette attention particulière aux intertextes comiques de Catulle est l'un des apports notables de cette édition (cf., par exemple, le fragment cité p. 310 pour éclairer une source probable des v. 45-48). Le fait est que les problématiques proprement littéraires sont loin d'être négligées, comme l'illustre la seconde partie de l'introduction (p. 99-121), qui identifie les différents genres littéraires entrecroisés dans ce poème, du paraclausithyron à l'épithalame en passant par l'hymne arétalogique et la comédie, voire la tragédie (motif de la maison qui pourrait raconter les « crimes » dont elle a été le témoin) ; à noter également, dans cette même introduction, une utile mise au point sur la distribution dialogique des séquences entre la porte et son interlocuteur (p. 113-117). Ce commentaire se signale aussi par une attention spécifique à la postérité du poème de Catulle dans la poésie de la Renaissance.

Le lecteur français habitué à l'édition Lafaye des Belles-Lettres trouvera un texte différent aux vers suivants (je cite en premier l'édition Budé, puis celle d'O. Portuese) :

- v. 5 : *maligno / maligne* ;
- v. 7 : *age de nobis / agedum nobis* ;

- v. 12 : *istis populis ianua quidque / istius populi ianua qui te* ;
- v. 26 : *Et quaerendus is unde / ut quaerendum unde unde* ;
- v. 32 : *Cycneae supposita speculae / chinea sub positum specula* ;
- v. 33 : *Mella / Melo* ;
- v. 37 : *qui / quid ?*;
- v. 39 : *heic / hic*.

On l'aura compris, cette très riche étude s'impose désormais comme *le* commentaire de référence sur le poème 67 de Catulle.

François Ripoll.

Virgile, *Bucoliques*. Texte établi par E. de Saint-Denis, traduit par A. Videau, introd., commentaire et notes par H. Casanova-Robin (Collection « Commentario ») : Paris, Les Belles Lettres, 2014, lviii et 296 pages.

La toute nouvelle collection « Commentario », regroupant des éditions bilingues des Belles Lettres commentées offre enfin aux antiquisants francophones une alternative à la collection des « Cambridge Greek and Latin Classics » (Cambridge University Press). Anne Videau et Hélène Casanova-Robin publient cette édition nouvellement traduite et commentée des *Bucoliques* de Virgile à destination d'un vaste public : les étudiants y trouveront une lecture riche et documentée de la première grande œuvre de Virgile ; les spécialistes liront avec intérêt un bilan nourri des dernières recherches en date, reprenant les plus grands travaux scientifiques sur le texte et son environnement, les amateurs néophytes de poésie latine se plairont à découvrir une œuvre dont les grandes thématiques sont présentées avec une clarté des plus appréciables. Pour tous, l'ouvrage invite à aller plus loin dans la connaissance d'une œuvre qui a marqué la littérature et la pensée occidentales.

Le livre se compose d'une ample introduction (p. vii-lviii), suivie des dix bucoliques avec le texte latin et la nouvelle traduction d'Anne Videau en vis-à-vis. Chaque bucolique est ponctuée d'un commentaire détaillé et structuré par des titres de parties qui facilitent grandement la lecture de l'étude. Viennent ensuite des notes informatives complémentaires sur chaque poème (p. 269-277), une chronologie (p. 279-280) et enfin une bibliographie sélective (p. 281-290).

La double dimension didactique et synthétique du livre est immédiatement perceptible à la lecture de l'introduction. Les auteurs ont eu à cœur de fournir à leur lectorat les éléments les plus attendus (tels que la biographie de Virgile, les analyses sur la composition et la structure de l'œuvre, la remise en contexte du poème dans la tradition littéraire) que l'on trouvait déjà en partie chez Roger Lesueur, qui avait commenté le texte établi par E. de Saint-Denis dans l'édition de la CUF de 1992. En outre, l'ouvrage recensé témoigne d'une solide volonté de donner un éclairage scientifique de première qualité au texte virgilien. Dès l'introduction sont en effet présentées plusieurs réflexions sur l'ensemble du recueil, qui évoquent les motifs principaux en s'appuyant sur une lecture extrêmement précise du texte : l'âge d'or, la dimension contemplative et l'émerveillement, le thème de l'Arcadie et du *locus amoenus*, la figure de l'écho et la métaphore de l'*imitatio*, l'esthétique poétique du mélange des tons et des genres, l'écriture de la mesure, de l'harmonie et de l'équilibre complétée par la recherche d'une conciliation de l'humble et du sublime. Cette brillante présentation d'ensemble s'achève sur l'évocation de la postérité latine des *Bucoliques* virgiliennes : une courte étude de l'infléchissement du modèle virgilien sous la plume de Dante, Pétrarque, Naldo Naldi ou encore Giovanni Pontano offre une ouverture scientifique et une perspective diachronique séduisantes.

Le texte latin ne présente aucun apparat critique, puisque les auteurs ont utilisé le texte de référence de l'édition de la CUF, ce qui allège la mise en page. La nouvelle traduction proposée est poétique, rythmée et respecte la mise en forme versifiée du texte source. Les éventuelles notes présentes dans la traduction sont renvoyées en fin de volume, évitant une surcharge visuelle de la page et facilitant grandement une lecture qui n'est dès lors plus distraite par les indications nécessaires aux lecteurs les moins avertis. Chaque commentaire commence par une introduction globale sur le sens général de la Bucolique, ses enjeux littéraires et / ou poétiques, ses apports dans l'économie générale de l'œuvre, les éléments significatifs de sa composition. Elle est suivie par une étude plus linéaire qui détaille, strophe après strophe, les clefs de lecture et la signification profonde de chaque poème. Le commentaire, clair et structuré, est nourri d'annotations qui permettent un accès facilité aux sources antiques complémentaires ou aux travaux scientifiques récents les plus significatifs sur tel ou tel point particulier. A. Videau et H. Casanova-Robin ont utilisé et mis à disposition de leur lectorat l'ensemble des outils d'analyse des textes anciens, depuis les théories modernes sur le texte et la narratologie, en passant par les figures de style les plus remarquables et les échos intertextuels, jusqu'à la métrique, aux sonorités et à la musicalité des rythmes observés avec soin et dont la prise en compte participe pleinement de la compréhension du poème. L'arrière-plan philosophique ainsi que les références historiques et autres *realia* ou notions renvoyant spécifiquement au contexte de la période augustéenne sont très utilement rappelés.

L'ouvrage de Mesdames Videau et Casanova-Robin s'affiche comme une lecture absolument incontournable pour quiconque souhaite pénétrer dans l'univers des *Bucoliques* de Virgile avec de solides outils. La lecture dispensée par les auteurs est un modèle de clarté, sans qu'il soit fait de concession à la haute qualité scientifique de l'ouvrage. La richesse des analyses et la mise en valeur de la complexité interprétative du texte dans un style simple, fluide et accessible à tous constituent une éminente réussite qui dépasse, par son agrément, les éditions commentées anglophones (souvent arides et fastidieuses à force de trop grande brièveté). Cette parution constitue un très bel augure pour la nouvelle collection « Commentario », dont nous attendons les titres suivants avec la plus grande impatience…

Emmanuelle Raymond-Dufouleur.

Calpurnii Siculi *Eclogae*, a cura di Maria Assunta Vinchesi : Florence, Le Monnier, 2014, 522 pages.

M. A. Vinchesi livre avec cette édition commentée de Calpurnius Siculus l'aboutissement de plus de vingt ans de travaux sur cet auteur, matérialisés par une dizaine d'articles parus depuis 1991. Autant dire d'emblée qu'on est présence d'une œuvre longuement mûrie, d'une méthode irréprochable et d'une érudition aussi vaste que maîtrisée, qui représente le meilleur de la philologie italienne classique. L'on tient désormais, sans aucun doute, le principal commentaire de référence sur Calpurnius, appelé à faire autorité pour plusieurs décennies.

L'ouvrage commence par une très classique introduction. Celle-ci débute par un chapitre sur l'auteur, sa datation controversée et sa biographie énigmatique, où Madame Vinchesi fait bien le point sur l'état de la question. Elle se rallie, pour la datation, à l'hypothèse la plus répandue, et, de fait, la plus convaincante, celle des premières années du règne de Néron, ce que le détail du commentaire confirmera par la suite. Pour la biographie, si mal connue, c'est une saine prudence qui est

de mise, loin des hypothèses hasardeuses surévaluant des détails peu significatifs. Globalement, M. A. Vinchesi prend ses distances vis-à-vis des lectures « à clés » ou autobiographiques, souvent caractéristiques de ce que l'on peut appeler l'« école franco-belge » (L. Herrmann, R. Verdière et, de façon plus atténuée, J. Amat), et elle fait une plus grande part à la convention littéraire, conformément à la tendance dominante des chercheurs italiens. Notons que pour Mélibée, derrière le masque duquel il est tout de même difficile de ne pas rechercher un contemporain, Madame Vinchesi penche pour Sénèque plutôt que pour Pison. La suite de l'introduction est consacrée à un examen de la composition et de la datation interne du recueil, puis à une étude approfondie des éléments de tradition et d'innovation dans la poétique de Calpurnius. Madame Vinchesi y insiste non seulement sur la dette envers Virgile et, en amont, Théocrite (dont Calpurnius retrouve un peu de l'âpreté par-delà les « adoucissements » virgiliens), mais aussi et surtout sur l'influence des élégiaques latins (principalement Ovide et les élégies « pastorales » de Tibulle), ce que le détail du commentaire confirme de façon frappante. Il en ressort de ces bucoliques à fort tropisme élégiaque une image plus complexe et plus riche que le simple démarquage virgilien auquel on les associe communément. S'ensuit un chapitre sur la langue, le style, et la versification (qui met notamment en évidence le goût de l'harmonie imitative, des adjectifs chromatiques, des hellénismes et des néologismes par préverbation, ainsi que le souci de renouvellement onomastique), puis, une mise au point sur la tradition manuscrite et les éditions antérieures, avant un bref chapitre sur la fortune de Calpurnius. Vient ensuite la bibliographie, bien organisée, riche et intelligemment sélective à la fois (certains travaux cités dans les notes n'y apparaissent pas lorsqu'ils ne concernent qu'un point de détail du commentaire).

Le texte proposé se fonde sur la collation des manuscrits sur microfilm et sur l'examen des éditions antérieures. L'établissement du texte est rendu difficile sur de nombreux points par les divergences importantes entre les deux grandes familles de manuscrits, celle de *N* et *G* d'une part, et celle de *V* d'autre part ; le choix est souvent malaisé entre les deux. Il en résulte d'assez nombreuses divergences entre l'édition de M. A. Vinchesi et celle de J. Amat, familière au lectorat français, dans la mesure où cette dernière tend à réhabiliter les leçons de *V*, alors que l'universitaire italienne est plus fidèle à *N*, et aussi plus accueillante aux leçons des *recentiores* ou à certaines émendations des éditeurs. Je propose ci-dessous un relevé, que j'espère à peu près exhaustif, des divergences entre les deux éditions (en citant en premier les leçons de Vinchesi) :

I, 1 : *declinis / decliuis* ;
I, 79 : *niteat / nutet* ;
II, 4 : *Hi cum terras/ Terras hi cum* ;
II, 12 : *lentus / lentas* ;
II, 32 : *pallenti / parienti* ;
II, 41 : *genitalia / gentilia* ;
II, 46 : *germina / gramina* ;
II, 83 : *decembri / nouembri* ;
II, 90 : *induimur / induimus* ;
III, 47 : *excluso* / *excusso* ;
III, 48 : *marcescit / macrescit* ;
III, 91 : *Lycidan / Lycidas* ;
IV, 16 : *maxima / proxima* (et construction différente) ;
IV, 53 : *dicere / discere* ;
IV, 72 ; *quam / quia* et *aspernetur / aspernatur* ;
IV, 79 : *succinet / succinat* ;

IV, 93 : *ecce / ipse* ;
IV, 94 : *abes / habes* ;
IV, 125 *: utque bono plaudat paganica turba magistro / ut quoque turba bono plaudat saginata magistro* ;
IV, 128 : *lenta / laeta* ;
IV, 144 : *es enim / etenim* ;
IV, 148 : *deas / deos* ;
IV, 152 : *Olim quam tereti decurrent / O mihi quam tenero decurrunt* ;
IV, 153 : *nunc… sonant / Tunc… sonent* ;
V, 12 : *aetas iam / iam dudum* ;
V, 34 : *In tenebris / Implebis* ;
V, 60 : *declini / decliui* ;
V, 61 : *serique / seraeque* ;
V, 67 : *sucida / succida* ;
V, 74 : *pusula / pustula* ;
V, 80 : *uulneribus / ulceribus* ;
V, 81 : *pix tibi / dura tibi* ;
V, 82 : *Durae / uiui* et *malthae / melle* ;
V, 97 : *circitor / uinitor* ;
V, 111 : *media / gelida* ;
V, 116 : *stipula / stipulis* ;
VI, 13 : *barbam / barba* ;
VI, 59 : *Mnasyllo / me sane* ;
VII, 4 : *non mollior / iam durior* ;
VII, 49 : *praebet / peragit* ;
VII, 72 : *subito / croceo*.

Il convient en outre de signaler deux coquilles caractérisées, qui ne sont en rien des variantes de manuscrits : en III, 52, il faut lire *sapiunt* et non *sapiunti* (faute sans doute amenée par anticipation de *bibenti* en fin de vers), et, en VI, 27, il faut lire *consumere* (leçon de tous les manuscrits et éditeurs, et reprise par M. A. Vinchesi elle-même dans son commentaire) et non *commitere* (coquille occasionnée vraisemblablement par l'anticipation du v. 31).

Le texte de chaque églogue est suivi de sa traduction italienne, puis d'un commentaire très bien organisé (une synthèse générale sur chaque pièce, et parfois quelques remarques synthétiques par sous-parties, avant le commentaire linéaire vers à vers), particulièrement riche et remarquablement détaillé. Pratiquement pas un seul vers n'est omis (à l'exception de II, 38-39), pas une seule expression notable n'est laissée de côté, pas une seule difficulté n'est esquivée. Tout y passe : remarques d'établissement du texte, de lexicologie et de syntaxe, intertextes littéraires, identification des noms propres, explication des *realia* etc. Sur tous ces points, M. A. Vinchesi livre toutes les informations nécessaires à l'éclairage du texte de Calpurnius, et rien que les informations nécessaires, sans effet de « gonflement » artificiel. À cela s'ajoutent de nombreuses remarques de commentaire stylistique (sur les effets de sonorités, les images, la métrique…), preuve que la forme du commentaire juxtalinéaire ne se condamne pas fatalement à une accumulation d'informations morcelées sans approche proprement littéraire de la poétique de l'auteur, comme on le lui reproche parfois. Bref, il s'agit véritablement d'un commentaire complet et, répétons-le, d'un modèle du genre. Sur le plan interprétatif, outre la saine prudence que j'ai déjà soulignée plus haut, notons que Madame Vinchesi prend à juste titre ses distances (p. 378, 478-79) vis-à-vis des lectures pessimistes ou contestataires toujours à la mode chez nos confrères anglo-saxons (Leach, Davis…), conformément à la meilleure tradition de la philologie italienne.

L'ouvrage s'achève par un index des mots et noms latins notables, suivi d'un index général un peu fourre-tout, en l'absence d'un véritable *index locorum* : là encore, un trait fréquent des éditions italiennes ; mais cette fois, c'est dommage.

Cette belle réussite éditoriale est l'occasion de se réjouir une fois de plus que la forme du commentaire *juxtalinéaire*, scientifiquement irremplaçable et pourtant si mal aimée de l'Université française, soit encore à l'honneur chez nos collègues étrangers : tant mieux pour la communauté scientifique… et tant pis pour nous !

François Ripoll.

Tacito, *Il libro quarto degli* Annales. Introduzione, testo e traduzione, commento (e repertorio prosopografico) di Crescenzo Formicola (Collection « Studi Latini », n° 83) : Napoli, Loffredo, 2013, 288 pages.

Objet déjà de deux commentaires spécifiques en 1989 (par R.H. Martin et A.J. Woodman d'une part, par D.C.A. Shotter de l'autre), le livre IV des *Annales* — couvrant les années 23 à 28 — ne se distingue pas par de grands épisodes mémorables, même si l'on y trouve des passages notables, comme la mort de Drusus, fils de Tibère (IV, 7-11), l'éloge d'Aemilius Lepidus (IV, 20), la « seconde préface » de l'ouvrage suivie du procès de Cremutius Cordus (IV, 32-35), l'installation de Tibère à Capri (IV, 57 et 67), le procès de Titius Sabinus (IV, 68-71)… Le livre se situe néanmoins à une charnière dans l'architecture de l'hexade tibérienne, puisqu'il marque le tournant du règne du successeur d'Auguste et les premières manifestations tangibles de la transformation de son principat en tyrannie, en parallèle avec la montée en puissance de Séjan. C'est essentiellement ce rôle que met en évidence Cr. Formicola dans une courte introduction, où il s'attache aussi à évoquer les principaux traits de l'historiographie tacitéenne et la personnalité de Tibère. Suivent le texte, qui reprend, à quelques variantes près, celui de H. Heubner pour la collection Teubner (1994²), et sa traduction, en regard (p. 17-91).

Le commentaire (p. 93-241) constitue l'apport majeur de l'ouvrage. Il se présente selon un découpage par chapitres, comme suit : le texte de Tacite est commenté de façon continue en vue de faire apparaître, outre les principaux éclaircissements de type historique, l'interprétation que l'historien a voulu donner des événements et les moyens qu'il a mis en œuvre pour ce faire ; ce texte comprend des appels de note qui renvoient à des notes qui ne sont ni en bas de page ni en fin de volume, mais à la fin de chaque chapitre (certains chapitres n'en comportent toutefois pas), et qui, reproduisant en quelque sorte la tradition des commentaires lemmatisés, apportent à propos de telle ou telle formulation des développements utiles, mais quelque peu périphériques par rapport à l'argumentation développée dans la première partie. Les deux niveaux de commentaire ne correspondent donc pas à deux types de commentaires différents (comme l'a fait E. Koestermann, qui séparait commentaires littéraire et historique), mais à deux niveaux de pertinence des observations signalées : les premières participent pleinement au commentaire raisonné, les secondes viennent en complément de celui-ci. Cette disposition, dont le principe est exposé à la p. 92, a l'avantage de permettre — du moins pour ce qui n'est pas des notes — une lecture continue. Le risque est celui de la paraphrase, mais cet écueil est en l'occurrence évité. De même, la maîtrise de la littérature secondaire met l'auteur en mesure de synthétiser les discussions spécifiques à chaque partie (par exemple sur le personnage de Livilla en IV, 3, 3-4, le refus d'un culte impérial en Espagne en IV, 37-38…).

Les points forts du commentaire reposent dans la qualité de la lecture du texte : d'une part, tout ce qui relève de ce qu'on pourrait appeler (après J.-P. Chausserie-Laprée) l' « expression narrative », ce qui englobe la construction des phrases et de l'argumentation, le style, les choix et l'usage des mots, les *loci similes*… ; d'autre part, ce qui relève de l'*innuendo*, de l'interpolation psychologique, de l'usage des rumeurs, du travail de l'historien sur sa matière en vue de communiquer une impression au lecteur et d'orienter son jugement… Les questions d'édition de texte ne sont pas non plus négligées. Les observations de type historique se limitent généralement aux éclaircissements nécessaires ; une tendance en est une réhabilitation de Tibère, dans la suite de la vision de cet empereur par D.C.A. Shotter. Les autres sources (Suétone, Dion Cassius) sont signalées, mais, au-delà de la question de la meilleure vraisemblance historique (par exemple p. 101), les différences entre elles pourraient être davantage éclairées à la lumière du projet historiographique (au sens large) de chaque auteur. L'idéologie politique de Tacite (au-delà de la dénonciation qu'il fait de la délation et de l'adulation), son traitement spécifique du genre annalistique et les formes implicites de son auto-représentation comme historien et sénateur sont en revanche presque totalement négligées. Le choix du chapitre, qui n'est pas une subdivision tacitéenne, comme subdivision du commentaire pose question. Il eût peut-être mieux valu — comme le fait pour les livres claudiens M. Haussmann, qui a lui aussi opté pour un commentaire continu (Berlin – New York, 2009) — regrouper les chapitres qui sont consacrés à un même événement ou qui, à travers plusieurs événements, portent une même thématique. Cela est d'autant plus dommageable que, dans le cas de Cr. Formicola, on trouve très peu de rapprochements entre différents chapitres (voir toutefois p. 212, 225). En conséquence, la dynamique narrative, et même la structure de l'ensemble du livre — quand bien même sont insérés des sous-titres, très descriptifs, portant sur plusieurs chapitres (exemples : « 17-22 : Dissapori familiari, processi ; un caso di femminicidio », « 37-22 : il culto imperiale, la coscienza del *princeps*, l'arrivismo di Seiano »…) — n'apparaît pas ou en tout cas n'est pas justifiée à partir du texte lui-même. Il s'ensuit que des thèmes certes secondaires, mais qui n'en traversent pas moins l'ensemble du livre, comme l'amitié trahie, ne sont pas mis en évidence comme tels.

Le commentaire est suivi d'un répertoire dit prosopographique, qui reprend les personnages cités dans le livre en détaillant leurs apparitions dans celui-ci, en procurant les principales références les concernant et en apportant pour certains une bibliographie. Il s'agit plutôt d'une forme élaborée d'*index nominum* (le volume ne comporte pas d'index), et non d'une prosopographie à proprement parler, comme le montre l'absence d'un article comme celui de R. Sealey, « The political attachments of L. Aelius Seianus », *Phoenix*, 15, 1961, p. 97-114, qui — quoi qu'on pense de ses audacieuses conclusions — constitue l'exemple d'une étude de ce type en relation avec Séjan. Pour Auguste, seules ses mentions dans le livre IV sont retenues, et sont fournis en bibliographie uniquement des titres concernant son œuvre historique ; on aurait pu y trouver l'un ou l'autre titre qui considère plus précisément son portrait dans les *Annales*.

Une bibliographie générale clôt le volume. Elle reprend les travaux qui sont dans l'ouvrage cités « à l'américaine » ; ceux qui sont évoqués ponctuellement dans le texte y apparaissent avec leurs références complètes. Les contributions spécifiquement relatives au livre IV sont pour la plupart mentionnées ; pour ce qui regarde plus généralement Tacite, certains ouvrages récents auraient pu figurer, et l'on s'étonnera de ne pas trouver, par exemple, les travaux de H. Haynes, D. Sailor ou F. Galtier (une mention toutefois, p. 232).

Ce livre constitue à mon sens un outil utile pour quiconque étudie Tacite, notamment parce qu'il présente une bonne complémentarité avec le commentaire, sans

doute le plus (re)connu aujourd'hui sur le livre IV, de R.H. Martin et A.J. Woodman. Il peut même, par le caractère continu du commentaire et par le fait qu'il aborde plus directement la question de l'intention de l'historien, se révéler plus stimulant, par exemple dans le cadre de la préparation de cours.

Olivier Devillers.

Eutropio, *Storia di Roma*. Introduzione di Fabio Gasti, traduzione e note di Fabrizio Bordone (Collection « Grandi classici greci e latini ») : Santarcangelo di Romagna, Rusconi Libri, 2014, lviii et 449 pages.

La Collection « Grandi classici greci e latini », initiée en 2007 par les éditions Rusconi Libri et forte, sept ans plus tard, d'une quinzaine de titres, ne manque pas d'intérêt. Le but que se propose l'éditeur de la collection est clairement affiché : il s'agit de confier à des spécialistes le soin de mettre à la disposition d'un vaste public, y compris, par conséquent, de non-spécialistes, les grands textes de la littérature grecque et latine (p. v), et ce à un prix modique. Pari tenu dans le cas de cet ouvrage, consacré à l'*Abrégé d'histoire romaine* d'Eutrope et dû à F. Gasti, professeur associé à l'Université de Pavie, spécialiste de la littérature latine de l'Antiquité tardive, et à F. Bordone, docteur de cette même Université. L'ouvrage comprend une introduction (p. vii-l), une bibliographie (p. li-lvi), suivies du texte latin avec, en regard, la traduction italienne (p. 1-177), ainsi que des notes permettant d'éclairer le texte (p. 179-449).

L'introduction est due à F. Gasti. Elle n'a pas la prétention d'atteindre l'exhaustivité de celle de J. Hellegouarc'h dans l'édition de la CUF (1999 ; 2002[2]), qui, aux yeux de F. Bordone, représente « quasi una monografia » (p. lii). Elle n'en est pas moins d'une excellente facture. F. Gasti brosse d'abord un tableau de l'histoire de l'historiographie de l'Antiquité tardive en général et de l'épitomé en particulier. Dans un second temps, il traite d'Eutrope et de son *Breviarium* : après avoir présenté la vie et l'œuvre de l'abréviateur, il se focalise sur deux aspects spécifiques, à savoir « l'intellectuel et l'historiographe » et « l'écrivain ». Enfin, tout comme l'avait fait J. Hellegouarc'h avant lui, il consacre une dernière partie à la fortune et à la postérité d'Eutrope, avec un intérêt manifeste porté par notre collègue italien à la postérité du *Breviarium* au Moyen Âge.

Si l'introduction est l'œuvre de F. Gasti, la bibliographie, le texte, la traduction et les notes sont en revanche dus à F. Bordone. La bibliographie, pour une édition de ce type, est plus qu'étoffée. Elle offre par ailleurs une bonne mise à jour de la bibliographie de l'édition de la CUF. Le texte, présenté sans apparat critique comme on pouvait s'y attendre, reprend celui de l'édition de J. Hellegouarc'h (p. lvii). Il en diffère en onze passages, dûment recensés (p. lvii-lviii), pour lesquels F. Bordone a préféré des leçons et *emendationes* retenues dans l'édition Teubner (C. Santini, 1992[2]) ou suggérées par C.M. Lucarini dans sa recension de l'édition de J. Hellegouarc'h (*Atene e Roma*, n.s. 48, 2003, p. 41-44). La traduction, pour autant que ma connaissance de l'italien me permette d'en juger, est fidèle au texte et rend bien la syntaxe, souvent élémentaire, d'Eutrope. L'atout majeur de l'ouvrage est cependant sans conteste la partie consacrée aux notes. J. Hellegouarc'h avait dû se cantonner en son temps à des notes parfois minimalistes, eu égard aux exigences éditoriales de la CUF. Il n'en a pas été de même pour F. Bordone, dont les notes — format et présentation — sont typiques des éditions italiennes ou anglo-saxonnes. On en donnera pour preuve deux exemples : p. 184, n. 21 *ad* I, 7, 2 (nombre des citoyens recensés sous le règne de Servius Tullius) : 21 lignes contre 2 dans l'édition de la CUF, p. 6,

n. 7 ; p. 314, n. 80 *ad* VII, 13, 3 (les îles « appelées Orcades, situées dans l'Océan, au-delà de la Bretagne ») : 12 lignes contre 3 dans l'édition de la CUF, p. 201, n. 7. Certaines de ces notes paraîtront superflues aux yeux du spécialiste (exemple : p. 412, n. 3 *ad* X, 1, 2, le commentaire sur les *triclinia*) : elles ne le seront pas forcément pour le non-spécialiste qui souhaite accéder à la culture antique. Manque en revanche, aux yeux de l'auteur de ce compte rendu, un *index nominum*, apparemment non prévu par la collection.

Cette réserve mise à part, il va sans dire que cet ouvrage rendra d'éminents services, non seulement aux non-spécialistes mais également aux spécialistes, tous pays confondus. Le contrat est incontestablement rempli.

Martine Chassignet.

Amedeo A. Raschieri, *L'*Orbis terrae *di Avieno* (Collection « Multa paucis », n° 8) : Rome, Bonanno, 2010, 221 pages.

Ce volume, correspondant à la publication d'une thèse de doctorat soutenue en 2009 à l'Università degli Studi de Turin, comprend, après une introduction détaillée, l'édition critique et la première traduction italienne de l'un des trois poèmes didactiques d'Aviénus, l'*Orbis terrae* (titre retenu par A. A. Raschieri d'après l'édition *princeps* et le seul manuscrit conservé) ou, selon l'appellation plus courante (figurant à la fin du texte de l'édition *princeps* et rappelant le titre du modèle grec), *Descriptio orbis terrae*. Dans ce poème, rédigé vraisemblablement vers le milieu du IVe s. ou un peu après, Aviénus traduit et adapte librement, en 1393 hexamètres dactyliques latins, les 1186 hexamètres grecs de la *Périégèse* (Περιήγησις τῆς οἰκουμένης) de Denys, composée dans la première moitié du IIe s. ap. J.-C. L'édition critique et la traduction sont précédées d'une introduction fournissant une synthèse précise sur Aviénus et son œuvre (p. 9-19), ses lecteurs (p. 20-32), son rapport au modèle grec (p. 32-61), ainsi que sur la réception et la transmission du texte (p. 61-75), cette dernière partie permettant de définir les principes d'édition (p. 75-78). Si cette introduction reprend pour l'essentiel des éléments déjà présents dans des travaux antérieurs (notamment la synthèse proposée par J. Soubiran dans son édition de la traduction des *Phénomènes* d'Aratos pour la CUF en 1981), l'auteur fait état des études les plus récentes, par exemple les travaux sur le syncrétisme religieux (p. 22-25), ou encore l'hypothèse, suggérée par D. Marcotte (*REL*, 78, 2000, p. 195-211) d'une datation légèrement postérieure au règne de Julien (hypothèse résumée p. 14-15). L'analyse précise du rapport d'Aviénus à l'œuvre de Denys le Périégète (appelé ici Denys d'Alexandrie) constitue la partie la plus détaillée (une trentaine de pages) et sans doute la plus novatrice de l'introduction : après avoir relevé les thèmes géographiques qui révèlent un écart entre Aviénus et son modèle grec et émis des hypothèses sur les sources possibles, l'auteur caractérise d'un point de vue littéraire les habitudes de traduction d'Aviénus, qu'il replace dans le contexte culturel et esthétique du IVe s., en analysant notamment les différences avec la *Périégèse* de Priscien, autre traduction latine de Denys, postérieure de quelque deux siècles. Le dernier développement de l'introduction concerne l'histoire du texte : le titre de ce chapitre (« La riscoperta umanistica delle opere di Avieno ») annonce d'emblée que le propos portera, plus généralement, sur la réception d'Aviénus à la Renaissance et sur le contexte de composition des deux témoins de l'*Orbis terrae*, le manuscrit *Ambrosianus* D 52 inf. (désigné par le sigle A), copié en Italie dans la seconde moitié du XVe s., et l'édition *princeps* (sigle E), imprimée à Venise en 1488. Si la tradition textuelle du corpus des poèmes d'Aviénus a déjà été

largement étudiée par P. Van de Woestijne dans son édition de la *Descriptio orbis terrae*, parue en 1961, ainsi que par J. Soubiran dans son édition de la traduction des *Phénomènes* d'Aratos pour la CUF en 1981, l'étude d'A. A. Raschieri apporte des éléments nouveaux d'une part sur la copie du manuscrit A, qu'il attribue à la main de Bonino Mombrizio — hypothèse déjà formulée par M. D. Reeve dans son étude des *Aratea* dans L. D. Reynolds (dir.), *Texts and Transmission. A Survey of the Latin Classics*, 1983 — et qu'il date de 1477, d'autre part sur la genèse de l'édition *princeps* dans le milieu intellectuel de Giorgio Valla, possesseur du manuscrit utilisé (et à présent perdu).

L'édition critique proposée se fonde donc, comme celle de P. Van de Woestijne, sur le texte transmis par A (jusqu'au v. 1381) et par E, complété par les nombreuses conjectures rendues nécessaires par la fréquence des fautes figurant conjointement dans les deux témoins. L'abondance de ces corrections érudites est illustrée par les 29 noms figurant dans le *conspectus siglorum* (p. 79) : on peut regretter, à ce propos, que les références en question ne soient pas développées dans le *conspectus* (la note 305, p. 77, renvoie à la liste fournie dans l'édition d'A. Holder en 1887, intégrée par P. Van de Woestijne dans sa propre édition). Il semble par ailleurs que le sigle *Wi*, qui apparaît au moins à deux reprises (apparat aux v. 371 et 1298), ait été omis dans le *conspectus* (il s'agit de J. H. Withof, dont certaines conjectures sont citées par les éditeurs depuis J. C. Wernsdorf, *Poetae latini minores* V, 2, 1791). L'apparat critique est généralement clair (l'alternance entre apparat positif et apparat négatif ne constituant pas un obstacle dans une tradition aussi réduite) et s'efforce d'aller à l'essentiel, les variantes purement graphiques étant la plupart du temps éliminées, comme l'auteur s'en explique p. 77. On peut toutefois se demander s'il est indispensable de disposer de variantes comme *Appollo* pour *Apollo* (v. 6), *Cyrrhae* pour *Cirrhae* (v. 7), *ceruleo* pour *caeruleo* (v. 12) etc. (variantes que ne retenait du reste pas P. Van de Woestijne). L'approche ecdotique est en général plus « conservatrice » que celle de P. Van de Woestijne (qui revendiquait pourtant déjà cette attitude face aux nombreuses conjectures de l'édition d'A. Holder) : A. A. Raschieri rejette ainsi une quinzaine de conjectures de P. Van de Woestijne en les considérant soit comme inutiles (par exemple aux v. 107, 735, 736, 796, 814, 1012 ou 1240), soit comme impossibles à justifier de manière certaine. Dans ce dernier cas (qui apparaît aux v. 871, 886, 992 — et non 991 comme indiqué p. 77 — 1134, 1208, 1248, 1347 et 1353 — et non 1354 comme indiqué p. 77), A. A. Raschieri privilégie prudemment l'emploi de *cruces* et présente dans les notes les hypothèses souvent ingénieuses proposées par son prédécesseur pour résoudre ces problèmes portant en général sur des noms propres géographiques qui ont pu être déformés soit dans le texte de Denys que lisait Aviénus, soit plus tard dans la transmission de l'*Orbis terrae*. Enfin, le v. 630, omis dans A et complété de manière manifestement erronée dans E, est également laissé entre *cruces*, les diverses corrections proposées étant mentionnées dans l'apparat ou dans la note (où il faudra corriger la coquille et lire *uastum rex Aeolus* — et non *Aeolum* — *antrum*, dans la correction suggérée par C. Brakman à partir d'un écho virgilien).

La présentation d'ensemble est claire, et aurait sans doute pu l'être encore davantage avec l'emploi d'un système typographique permettant de rendre compte, dans le texte latin, des éléments relevant de la conjecture ; surtout, on aurait pu attendre, pour la commodité de la lecture, des sauts de lignes mettant en évidence les différents mouvements du texte, conformément à une pratique généralement adoptée par les éditeurs précédents. Si ces mouvements sont explicités par le texte lui-même (notamment grâce à des changements énonciatifs ou à des transitions bien marquées), un dispositif typographique complémentaire permettrait au lecteur de se repérer plus facilement. Pour la traduction, disposée en lignes correspondant aux

vers latins, l'auteur indique (p. 78) qu'il s'est efforcé d'employer un italien courant, sans toutefois chercher à éviter certaines redondances ou pléonasmes caractéristiques du style d'Aviénus. Le résultat semble tout à fait conforme à ce parti pris bien légitime. Les éléments nécessaires à la bonne intelligence du texte sont généralement présentés soit dans l'introduction (plusieurs passages témoignant d'une divergence d'Aviénus par rapport à son modèle sont par exemple étudiés et commentés dans la troisième partie), soit dans les notes : si ces dernières sont dans leur grande majorité des notes de critique textuelle destinées à préciser l'apparat, elles laissent également la place à des rappels ponctuels portant sur le sens d'un terme dans son contexte (par exemple l'utilisation de *fauonius* pour évoquer le zéphyr au v. 52, de *Thetis* pour désigner la mer au v. 37, de *Titanius* pour le soleil au v. 62 etc.), à des analyses de l'énonciation (figure de l'auteur et rapport à son lecteur, v. 5 puis v. 260-263) ou de l'intertexte (rapprochement étonnant entre Péluse et Canope étayé par des citations de Lucain et de Stace dans la note au v. 24, justification de l'expression *liquidae sorores* par une réminiscence ovidienne à propos du v. 426 etc.), ou encore à des développements proprement géographiques (en plus des nombreuses précisions portant sur les noms propres, on trouve par exemple des précisions sur la description des continents figurant l'Europe sur la gauche aux v. 25-27, sur la disposition des Syrtes à propos du v. 158, sur l'image de la feuille de platane, connue de Strabon et de Pline, pour décrire le Péloponnèse au v. 563 etc.). Même si le lecteur ne dispose pas d'un commentaire géographique suivi, ce volume présente donc les principaux éléments nécessaires à la compréhension du texte, l'ensemble étant étayé par une bibliographie occupant les p. 209-221. On regrettera toutefois l'absence d'annexes qui auraient pu être utiles pour l'aspect proprement géographique, comme éventuellement des cartes ou, surtout, un index des noms propres (on peut toujours recourir, pour ce dernier élément, aux éditions d'A. Holder et de P. Van de Woestijne).

Ces quelques remarques de détail n'enlèvent rien à la très grande qualité de l'ensemble : l'ouvrage d'A. A. Raschieri, par l'efficacité de sa synthèse introductive, la clarté de l'édition critique et la présence d'une traduction italienne, apporte une contribution importante à l'étude du poème d'Aviénus, abordé à la fois dans son rapport au modèle grec et aussi — ce qui est sans doute le plus intéressant — dans le contexte culturel et historique qui lui est propre. On peut donc savoir gré à A. A. Raschieri d'avoir contribué, par l'étude de ce texte, à la connaissance de la poésie didactique du IV^e^ s., qui dépasse largement le statut de simple imitation ou de traduction servile dans lequel on a parfois voulu la cantonner.

Jean-Baptiste Guillaumin.

Il centone virgiliano cristiano « Versus ad gratiam Domini ». Introduzione, edizione critica, traduzione e commento [di] Carmen Arcidiacono (Collection « Culture Antiche, Studi e Testi », n° 24) : Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2011, 384 pages.

En 1982, D.R. Shackleton Bailey, avait qualifié, dans sa préface à l'*Anthologia latina* (I. *Libri salmasiani aliorumque carmina*), publiée dans la collection Teubner, les *centones Vergiliani* d'*opprobria litterarum* et avait préféré les écarter. Après une longue tradition de jugements défavorables, le centon virgilien suscite un intérêt nouveau, en partie grâce au renouvellement des approches de la composition centonique et de l'extension des recherches sur la réception de Virgile. Ainsi M. Bažil a publié en 2009 Centones christiani *: métamorphoses d'une forme intertextuelle dans la poésie latine chrétienne de l'Antiquité tardive* (Collection des Études

Augustiniennes, Paris, 2009, voir notre recension dans *REL*, 90, 2012, p. 527-529). En Italie, ce sont quatre éditions qui ont vu le jour au cours de l'année 2011. À celle que nous examinons ici s'ajoutent : aux soins de Valentina Sineri, *Il centone di Proba* (Collection « Multa paucis », n° 10, Acireale – Rome, Bonanno ; voir notre recension dans ce volume) ; aux soins d'Eleonora Giampiccolo, *Il centone virgiliano De Verbi incarnatione* (vol. 11 de la même collection, où Adriana Damico avait déjà publié, en 2010, le *De ecclesia, Cento Vergilianus*) ; et enfin, aux soins d'Antonia Badini et Antonia Rizzi, une autre édition du centon de Proba (« Biblioteca patristica », n° 47, Bologne, Edizioni Dehoniane). Il faut reconnaître le rôle joué par l'école de Catane, avec, à sa tête, Giovanni Salanitro, directeur de la collection « Multa paucis » et éditeur de l'*Alcesta Cento Vergilianus* (2007) et d'une *Silloge dei Centoni Virgiliani « minori »* (centons païens) en 2009. Ici C. Arcidiacono procure l'édition d'un poème de 132 vers, dont le dernier ne comporte que le mot *Omnipotens*, transmis par un manuscrit unique, datant des IX-Xe siècles et provenant de l'abbaye de Lorsch, le *Vaticanus*, Pal. lat. 1753 (*P*). Il s'agit d'un dialogue entre deux bergers, Tityre et Mélibée, dont le premier instruit l'autre sur les fondements de la doctrine chrétienne. C'est une forme christianisée du genre bucolique, une églogue spirituelle sur le modèle de la première églogue de Virgile, exemple précoce de la pastorale chrétienne, cas unique parmi les centons virgiliens. Mélibée est frappé d'une stupéfaction admirative devant le bonheur que Tityre tire de sa foi dans le Dieu chrétien. Le poème attribué à Pomponius, d'après le témoignage d'Isidore de Séville, aurait été écrit entre la fin du IVe et le début du Ve siècle. L'auteur remploie des matériaux virgiliens déjà « pillés » par la poétesse Proba.

Le livre se compose de quatre parties : la première (p. 1-54) aborde les questions générales (genre littéraire, auteur, datation, tradition manuscrite, rapport avec la Bible, la tradition manuscrite de Virgile et le centon de Proba), la seconde (p. 55-127) traite de la composition, la troisième (p. 129-147) comporte le texte, l'apparat critique et la traduction, la quatrième (p. 149-334) fournit un très abondant commentaire. Trois index (*fontium*, *uerborum*, *metrorum*) et une bibliographie (p. 371-384) complètent cet ouvrage à la présentation irréprochable.

C. Arcidiacono examine les difficultés liées à l'inachèvement apparent de l'œuvre (p. 28-34), en se référant à M. L. Ricci (1974-1976), à M. Bažil (2009), qui, lui, a argumenté en faveur de l'organicité de l'œuvre, à K. Bursian (1878), pour qui l'auteur du *Tityrus* aurait composé un prologue au *De Verbi incarnatione*, puisque son poème s'achève par *omnipotens* où l'autre commence, à K. Schenkl (1888), qui voit là « un saut du même au même », de la part d'un copiste chargé de reproduire les deux poèmes à la suite, et qui aurait omis la fin du premier, en « sautant » d'un *omnipotens* à l'autre, et enfin à J.-L. Vidal (1983), qui conclut prudemment que le parallèle entre les deux poèmes ne saurait être fortuit, sans pouvoir trancher entre Schenkl et Bursian.

Elle analyse finement la technique de composition (p. 57-104), afin de mettre au jour le travail de « patchwork » (*cento* signifie « étoffe rapiécée ») du poète centoniste, depuis la sélection des emprunts virgiliens jusqu'aux différents procédés d'insertion. Une attention particulière est portée au phénomène de la *uox communis* et de la *uox propinqua* (p. 88-94), dans le prolongement des travaux menés par R. Lamacchia sur la *Médée* d'Hosidius Geta, en 1958. Les différents types de rapports intertextuels sont explicités (thématiques, lexicaux, morphologiques, sémantiques, métriques).

Le texte établi n'offre que peu de différences par rapport à la dernière édition, celle d'A. Riese dans l'*Anthologia latina* (Teubner, 1906). Les variantes ne concernent le plus souvent que la graphie (majuscules à *Deus*, *Prudentia*, *Parens*, *Virgo*) ou la ponctuation. Le *tamne* du v. 46, présent dans le manuscrit et les éditions,

a été conservé, alors que la correction suggérée à Schenkl par Petschenig (*CSEL*, 16, p. 611) en *iamne* semblait plus lisible. Au v. 53, le *quod minime reris* adopté par Riese, d'après *Énéide*, 6, 97, a été remplacé par *quam minime reris*, d'après le manuscrit. Cependant *quod* semblait préférable. Au v. 127, le texte du manuscrit *monitum spirantumque* a été rétabli et placé entre deux *cruces*, à la place des corrections des éditeurs : *diuum spirantemque* de Riese et *monitum spirantemque* de Schenkl (*CSEL*, 16, p. 609-615, ici p. 615). C. Arcidiacono conjecture elle-même *spiratumque* dans l'apparat (*dubitanter coniecerim*), mais sans l'adopter.

L'apparat positif est très complet. Mais il gagnerait en clarté s'il était plus sobre. Les parallèles virgiliens auraient pu être réservés au commentaire. La liste des abréviations employées par le copiste, superflue à mes yeux, tant elles sont courantes pour un manuscrit de cette période, est reproduite p. 23, n. 50, et à nouveau p. 131, n. 4. Les *tituli* marginaux de *P* ont toute leur place dans l'apparat, car ils constituent un guide de lecture intéressant, mais il n'était pas utile de les donner aussi dans l'introduction (p. 24, n. 58).

Le commentaire est particulièrement abondant. Pour chaque vers ou groupe de vers, C. Arcidiacono identifie les sources, examine les techniques de composition et d'insertion, les problèmes textuels liés à la tradition manuscrite de Virgile, étudie les parallèles textuels avec la Vulgate ou la poésie chrétienne, compare les contextes de départ et d'arrivée des emprunts virgiliens. Elle a, en maints endroits, le mérite de mieux préciser l'usage des sources que cela n'avait été fait auparavant. Les difficultés des v. 118-119 font l'objet d'une très riche analyse aux p. 304-310. Par exemple, au v. 119, Schenkl avait relevé la substitution de *cuncti* à l'*ipsum* d'*Énéide*, 11, 358. L'auteur suggère un rapprochement avec le *cuncti* du v. 70 du chant 5 ou même celui du v. 801 du chant 11, qui semble plus pertinent par rapport au contexte. Cette dernière section du poème est consacrée à l'histoire spirituelle des Israélites et à la venue du Christ. Tityre y abandonne sa posture de narrateur et d'enseignant, pour exhorter lui-même son auditoire, à la seconde personne du pluriel (*uestra dies*), et s'inclure dans cet auditoire, en utilisant la première personne du pluriel (*cuncti obtestemur*). Il formule alors deux questions rhétoriques. M. L. Ricci (1974-1976, p. 107) a rapproché ce passage de l'avertissement du prophète Amos pressant les Israélites de changer de voie (*Am.*, 3, 2). C. Arcidiacono rapporte cette suggestion (p. 302), mais sans indiquer sa propre opinion, ni discuter les problèmes posés par la reprise de ce thème de la punition divine s'abattant sur le peuple juif, s'il ne revient pas à la justice.

Elle fait preuve de très grandes qualités, quand elle analyse les plus fines unités et révèle les subtilités de l'intertextualité, mais manque parfois d'audace et de fermeté. En effet, elle se contente souvent de rapporter les différentes positions des uns et des autres, sans prendre parti, par exemple, sur le rapport chronologique entre le *De mortibus boum* d'Endelechius et les *Versus ad gratiam Domini* (p. 13), pour la datation de l'œuvre (p. 14-20) ou encore sur son inachèvement (p. 28-34). Même si ce genre d'œuvre se prête particulièrement à la microanalyse, on pourrait attendre qu'elle aborde des questions plus larges, comme les sujets théologiques épineux abordés par le *Tityrus*. Malgré cette réserve, la communauté scientifique peut être reconnaissante à C. Arcidiacono d'avoir fourni un instrument de travail très bien documenté sur un poème peu connu.

Sylvie Labarre.

Leonardo Bruni Aretino, *Lettres familières*. Édition, traduction et notes de Laurence Bernard-Pradelle (Collection « Histoire et sociétés ») : Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2014, 2 vol., 550 et 530 pages.

L'introduction expose avec beaucoup d'honnêteté, après les travaux de L. Mehus (1741), F. P. Luiso, L. Bertalot, L. Gualdo Rosa et P. Viti, la situation particulière de la correspondance familière (au sens de lettres écrites à titre privé, par opposition aux lettres écrites par Bruni en tant que secrétaire apostolique ou chancelier de Florence, même s'il est parfois difficile de séparer les deux) de Leonardo Bruni : une édition officielle en huit livres, voulue par l'auteur et transmise par quatre manuscrits, qui commence en 1405 et s'arrête en 1440 ; un neuvième livre constitué de treize lettres écrites entre 1440 et 1442, rassemblées après la mort de Bruni (1444) par Gianozzo Manetti sans qu'on ait la preuve que Bruni l'ait voulu ; des lettres « (extra)vagantes », écartées ou oubliées par l'auteur, mais qui nous sont parvenues par divers manuscrits ou éditions et dont le corpus n'est peut-être pas clos. Devant une telle situation, F. P. Luiso, édité par L. Gualdo Rosa, avait opté pour une édition des lettres dans leur ordre chronologique, malgré les difficultés que présente la datation de certaines lettres. Mais P. Viti lui a reproché à juste titre de détruire l'œuvre littéraire voulue par Bruni.

L. Bernard-Pradelle, qui n'a pas la prétention de donner une édition critique et qui insiste avant tout sur sa volonté de permettre, par une première traduction française, à un très large public d'avoir accès à une correspondance d'un intérêt majeur pour l'étude du premier humanisme florentin, a choisi un parti médian, déconseillé par P. Viti : insérer les lettres extravagantes à leur place chronologique sans corriger systématiquement (mais à sa guise) les entorses à la chronologie voulues par Bruni. Le résultat n'est pas philologiquement satisfaisant, puisque l'édition proposée ne respecte ni la volonté de l'auteur ni la chronologie. Pourtant, il y avait, me semble-t-il, moyen de respecter la volonté de l'auteur et son œuvre littéraire tout en fournissant à l'historien les documents nécessaires à son enquête, en publiant d'abord, en un premier volume, l'épistolier en huit livres constitué par l'auteur comme une *œuvre littéraire* (il ne s'agit pas d'un assemblage de « documents littéraires » comme l'écrit L. Bernard-Pradelle), avec des éliminations, des entorses à la chronologie, pour donner une certaine image de l'auteur et de son action politique ; puis un second volume aurait recueilli toutes les lettres extravagantes classées par ordre chronologique, sans les rejeter dans l'ombre, mais en les laissant à leur place, comme documents historiques de grand intérêt, mais extérieurs à l'œuvre littéraire construite par l'auteur. Ainsi le critique et l'historien auraient pu confronter, pour la période qui va jusqu'en 1440, l'image littéraire que Bruni a voulu donner de lui à la réalité humaine et politique que révèlent les lettres écartées de l'œuvre littéraire, avec les témoignages postérieurs à 1440 (étude ébauchée dans l'introduction) et, soit en apparat soit en appendice selon les cas, les différents états du texte que révèle la tradition pour certaines lettres corrigées de façon significative dans un contexte politique délicat après 1436. Ainsi auraient pu être conciliées l'œuvre littéraire voulue par Bruni et la nécessité d'ordre historique de donner la totalité des témoignages épistoliers de Bruni, avec la possibilité de confronter l'œuvre construite avec des documents bruts. Même si la typographie adoptée distingue les lettres extravagantes intégrées au corpus primitif (caractères plus petits et lignes resserrées), l'œuvre de Bruni est dénaturée : le parti pris historique (même s'il n'est pas ici poussé à l'extrême puisque dans quelques cas l'ordre non chronologique voulu par Bruni a été conservé), comme hélas ! trop souvent dans la recherche « littéraire » actuelle, conduit à refuser l'autonomie du fait littéraire et la construction voulue par l'auteur. Que deviendraient les *Contemplations* de Victor Hugo si on en éditait les pièces dans leur ordre chronologique d'écriture ?

On l'aura compris, L. Bernard-Pradelle ne fournit pas un texte établi scientifiquement, et elle le reconnaît fort honnêtement (p. 54). Elle n'a consulté qu'un nombre limité de manuscrits (dont Chigi I IV 119) et son apparat, que je ne qualifierai pas de scientifique (l'auteur le reconnaît p. 46), le plus souvent de seconde main, se présente sous forme de notes, du type (le texte donnant « interim[f] ») : « [f] D'après Luiso ; Mehus : interim *om.* » (*Epist.*, 5,4 ; t. II, p. 46). Parfois ces annotations critiques manquent alors que le texte indique une correction (ainsi t. I, p. 152, à 1,15,1, l. 3 : « memoria<m> » n'est éclairé par aucune note) ou que la traduction ne correspond pas au texte latin adopté : en 1,10,1 (t. I, p. 134-135), la traduction correspond au texte donné par Garin (*ut nunc demum amare*), alors que le texte choisi omet *demum* et qu'aucune note critique ne signale cette variante ; en 2,10 (t. I, p. 216-217), si la date est erronée, il faut corriger le texte, mais on ne peut écrire *Non. April.* et traduire « le 5 juin » (cf. aussi t. II, p. 454-455 à la fin du paragraphe 3 d'App. III). D'autre part, il est très gênant de reprendre, pour une citation, une traduction de la CUF quand le texte latin cité par Bruni est différent, par exemple pour Liu. 5,38,7-10 en *Epist.*, 4,16,7 (t. I, p. 434-435, traduction de G. Baillet [et non Bayet]) et inversement on ne peut accepter qu'une longue citation des *Géorgiques* soit alignée sur le texte de l'édition Michel / Dion / Heuzé (7,7,2, t. II, p. 220-222) : c'est le texte donné par Bruni qu'il faut éditer ! Il faudrait revoir aussi certaines ponctuations : par exemple, en 8,14,3, l. 5 (t. II, p. 336) le point d'interrogation qui sépare l'infinitive de sa principale ! Il y a parfois discordance entre le découpage du texte latin et celui de la traduction (par exemple pour 9,9,2, t. II, p. 408-409).

Je signale plus de 20 coquilles dans le texte latin pour faciliter la lecture des latinistes : t. I, p. 138, à 1,11,1, l. 10, lire *cuius* et non *ciuus* [!] ; — p. 196, à 2,3,3, l. 6, *feruentes* et non *seruentes* ; — p. 210, à 2,8,2, l. 10, *Ego… dedisti* est impossible ; — p. 212, à 2,8,4, l. 2, *prodere* et non *prodre* ; — p. 242, à 2,20,4, l. 8, lire *scribere* ; — p. 332, à 3,14,1, *presenti* et non *presanti* ; — p. 380, à 4,1,3, l. 5, lire *scribis* ; — p. 390, à 4,4,7, l. 13, *transversiiam* [!] ; — p. 398 à 4,5,1, l. 4, lire *molestissimum* ; — p. 490, à 4,33,4, l. 13, lire *nunquam bomolchos* ; — t. II, p. 24, à 5,1,9, l. 12, lire *utrunque* ; — p. 32, à 5,2,4, l. 3, *dicant* et non *diacant* ; — p. 50, à 5,4,5, l. 3, *dixere* semble répéter à tort le *dixere* de la ligne précédente ; — p. 54, à 5,4,8, l. 9, *sinit* et non *finit* ; — p. 92, à 6,1,4, l. 9-10, *artificio* et non *artifico* (et probablement *quod* au lieu de *quo*) ; — p. 138, à 6,13,7, *putare* et non *purare* ; — p. 160, à 6,15,10, M. Tavoni écrit *aurium* et non comme ici *auium*, ce qui change radicalement le sens de la phrase (il est question de l'appréciation de la prosodie par l'oreille) ; — p. 272, à 8,5,12, l. 3, *scientiis* et non *scientis* ; — p. 274, à 8,5,11, l. 11, lire *philosophos* ; — p. 324, à 8,12,9, l. 11 *vereror* [!] ; — p. 372, à 9,3,1, l. 6, lire *sapientie* ; — p. 384, à 9,3,12, l. 17, *remanibit* [!] ; — p. 416, à 9,12,1, l. 12, *hic* et non *hix*.

La traduction, souvent élégante, se lit agréablement. Mais fallait-il la moderniser quand Bruni garde volontairement les dénominations antiques ? Ainsi, pourquoi traduire *moles Hadriani* (le mausolée d'Hadrien) par « Castel Sant'Angelo » (1,6 et 7, t. I, p. 120-125 etc., contra n. 24, p. 502 ; cf. *saturnalia* en 2,23,3, t. I, p. 254-255) ? On est gêné par d'assez nombreux oublis. Quand il s'agit d'une simple expression comme *quam cito* (1,6,1, t. I, p. 118-119), *ut dixi* (4,2, t. I, p. 382-383), *non « enuntiauerunt »* (4,18,5, p. 454), *militi* dans l'adresse de la lettre 6,10 (t. II, p. 124-125), *Camerarii* (7,13, l. 2, t. II, p. 234), *ut supra dixi* (8,5,23, l. 2, t. II, p. 286), cela ne tire pas à conséquence ; c'est plus gênant quand l'oubli porte sur un mot important comme *uerus* (6,13,7, t. II, p. 140), *Romani* (6,14,8, t. II, p. 148), *uirtutemque* (8,7,2, t. II, p. 302), *Athenarum* (8,12,4, t. II, p. 322), un groupe de mots (au moins quatre exemples : *CLXXIX Olympiadis anno IV* en 4,8,2, p. 408 ; — *apud omne genus hominum* en 5,6,2, l. 5-6, t. II, p. 72 ; — *maximam domum, magnas clientelas* en 6,13,5, t. II, p. 136 ; — *et alia huius generis* en 8,16,7, t. II, p. 350) ou à plus forte raison sur

une phrase entière (au moins huit cas : 1,9,5, t. I, p. 132, *Nec multum… qui urbem tenebat* ; — 3,12,4, t. I, p. 320, *et a summo teretes… extremas* ; — 4,9,3, t. I, p. 416, *quod illi… ad te scripsit* ; — 4,21,1, t. I, p. 462, *Nam ut dicit… nouit* ; — 6,15,12, t. II, p. 162, *Sed quid ego… antepones* ; — 8,5,34, t. II, p. 296, *Modus autem… uidetur* ; — 8,12,4, t. II, p. 320, *ubi inhabitabant… peperisse* ; — 9,13,4, t. II, p. 424, *Disputationes… non apud illos*). Inversement, en 5,2,8 (t. II, p. 36-37), la traduction « parce que personne ne peut être heureux sans eux » n'a pas de correspondant dans le texte latin adopté (de même pour le « très Révérend Père » en 8,15,1, l. 1, t. II, p. 341).

La traduction est généralement exacte. Néanmoins, sans s'attarder à des broutilles, on notera qu'en 1,21,2 (t. I, p. 166-167), dans l'expression « *significatione huius uerbi "fastidio"* », il s'agit du sens non du « mot "lassitude" », mais du « verbe "se lasser" », et l'on est surpris de voir traduit *punicorum malorum sucum* (1,11,1, t. I, p. 140-141) par « le jus du "mal punique" » sans la moindre note (il faut évidemment comprendre « le jus de grenades »). De même, *VI Kal. Aprilis* (2,9, t. I, p. 214-215) correspond au 27 et non au 26 mars ; le pluriel *Valete* (2,15, t. I, p. 230-231), qui s'adresse à plusieurs destinataires, est à conserver. En 6,2,1 (t. II, p. 96-97), il s'agit de remercier non « le père chartreux Cenobio qui… » mais « le père du monastère chartreux [de la chartreuse] qui… » (*Patri Cartusiensis cenobii*). En 7,5,1 (t. II, p. 212-213), la traduction de *fenerator* par « fainéant » ne laisse pas de surprendre dans un passage qui file la métaphore du prêt à intérêt, comme celle de *legisse* par « avoir dit » en 8,5,20, l. 7 (t. II, p. 280-281).

Les annotations sont surtout explicatives (comme celles de F. P. Luiso, souvent mises à contribution), ce qui est normal dans ce type de texte. Mais on les aurait aimées parfois plus littéraires (explication des références classiques, explicites ou non ; commentaire des proverbes…) ou linguistiques (la lettre 6,15 aurait dû être expliquée à partir du travail fondamental de M. Tavoni, non cité) ; la lettre 2,14 (t. I, p. 224-227 ; cf. 3,18, p. 344-345) qui parle de la décoration d'un manuscrit de Cicéron aurait mérité un commentaire codicologique, et l'éloge de Carlo Malatesta (3,12) aurait dû être commenté au-delà des quelques lignes qui lui sont consacrées (t. I, p. 286-7).

Au total, nous attendons encore une véritable édition critique de la correspondance de Bruni. Le livre de L. Bernard-Pradelle a sans conteste un grand intérêt culturel : mettre à la disposition d'un public non nécessairement latiniste la correspondance familière d'un des réprésentants les plus significatifs du premier humanisme florentin. Mais il est vraiment dommage qu'il soit déparé par un nombre trop important de coquilles (je ne les ai pas relevées dans le français), d'erreurs ou d'omissions qu'une relecture attentive aurait permis d'éviter.

Jean-Louis Charlet.

Epistulae Beati Rhenani / *La Correspondance latine et grecque de Beatus Rhenanus de Sélestat*, t. I : *1506-1517*, édité par James Hirstein avec la collaboration de Jean Boes, de François Heim, de Charles Munier †, de Francis Schlienger, de Robert Walter † et d'autres collègues (Collection « Studia Humanitatis Rhenana », n° 3) : Turnhout, Brepols, 2013, clxiv et 941 pages.

Ce beau et gros volume offre le premier tome (1506-1517) de la correspondance latine et grecque d'un des humanistes rhénans les plus originaux et les plus attachants, Beatus Rhenanus (1485-1547). Élève de l'école latine de Sélestat, puis du collège du cardinal Lemoine à Paris, il fut professeur, correcteur scientifique et éditeur, philologue et historien. Une grosse introduction (164 pages) présente d'abord

sa vie et son œuvre à la fois éditoriale et personnelle, puis les conditions dans lesquelles a survécu cette correspondance (point à prendre en compte quand on étudie la pensée, notamment religieuse, de Beatus Rhenanus). Aux 447 lettres de l'édition précédente (1886), la nouvelle en a ajouté plusieurs dizaines (15 nouvelles sur les 96 de ce premier tome), tout en en éliminant quelques-unes pour des contradictions de genre, en en déplaçant d'autres pour des raisons chronologiques et en contrôlant sur les originaux le texte donné par l'édition précédente (amélioration sensible du texte des lettres 10, 20, 36, 80 et 83). On propose une édition critique « raisonnée », par rapport au choix des témoins, surtout imprimés : l'auteur a parfois modifié son texte. La démarche suivie pour établir le texte est expliquée dans l'en-tête général de chaque lettre. L'orthographe originale (y compris pour le grec, sauf pour les accents et les esprits) a été respectée ; la ponctuation a été modernisée selon les normes françaises quand la source est imprimée, mais la ponctuation des originaux manuscrits a été conservée. Les particularités non maintenues dans le texte sont reprises dans l'apparat critique. En fait, trois apparats se lisent sous le texte : l'apparat critique (positif) donne les variantes textuelles ; les passages parallèles sont indiqués dans un second apparat ; et un troisième apparat regroupe les commentaires grammaticaux, sémantiques, lexicaux, ecdotiques, littéraires… avec des précisions bibliographiques et des analyses.

Suit une étude pénétrante du style de Rhenanus : partisan d'un style éclectique, l'humaniste rhénan s'efforce d'écrire *latinissime* ou *atticissime* : ce souci apparaît dans les variantes d'un auteur qui vise la plus grande correction, parfois jusqu'à l'hypercorrection (par exemple dans les accusatifs pluriels en *-eis* pour les thèmes en *–i*). Mais les particularités de son latin humaniste (en particulier mots ou sens nouveaux, structures linguistiques particulières, iotacisme et formes non contractes pour le grec) sont relevées dans le commentaire.

La traduction française est systématique, alors qu'il n'existait de traduction dans une langue moderne que pour quelques lettres ; elle vise avant tout la fidélité en respectant le mouvement de la phrase latine ou grecque dans la mesure où le français le permet. Elle s'accompagne d'une annotation qui offre des informations biographiques, prosopographiques, historiques, culturelles ou religieuses, avec des renvois bibliographiques. Des notices biographiques entières, ainsi que des analyses détaillées de concepts qui méritent commentaire, seront proposées à la fin de la correspondance, dans le t. VI prévu.

L'introduction se termine par une présentation détaillée de trois recueils manuscrits conservés à Munich, Deventer et Besançon, des livres auxquels le nom de Beatus Renanus est associé (c'est-à-dire à la publication desquels il a participé : 25 nouveaux titres ont été ajoutés à la liste des 90 dressée en 1998, et cette liste augmentera très probablement grâce aux recherches liées à la publication de cette correspondance) et des équipes qui, depuis 1999, travaillent à cette vaste entreprise dont nous voyons aujourd'hui le premier résultat, par une très longue liste des abréviations et des ouvrages cités (71 pages, ce qui donne une idée de l'ampleur de la bibliographie sollicitée dans ce travail), les éphémérides de Beatus Rhenanus pour la période considérée (1485-1517) et l'explicitation des sigles.

L'édition elle-même répond précisément à ce qui a été annoncé dans l'introduction : chaque lettre est datée et précédée d'une brève analyse, de la présentation des témoins manuscrits ou imprimés et des éditions antérieures, avec explicitation de la méthode d'édition suivie. Sur la page de gauche, le texte latin, sous une forme presque diplomatique qui pourra gêner le lecteur non spécialiste, est accompagné des trois apparats précédemment décrits ; les phrases du texte sont numérotées comme dans la traduction française qui lui fait face, ce qui facilite les contrôles et correspondances. La traduction est, comme annoncé, précise, et on aurait mauvaise

grâce à chicaner certains détails (ainsi, *Epist.* 53,1, l'expression *nunc sub incude habet*, à propos de Matthias Schürer qui achève l'impression des *Lettres* de Pline le Jeune, est traduite : « tient actuellement sur le métier [les *Lettres* de Pline] » ; l'emploi de la préposition *sub* m'inciterait à traduire tout simplement : « a en ce moment sous presse… »). Les annotations en petits caractères, presque toujours plus longues que le texte lui-même, sont d'une richesse exceptionnelle et commodément exploitables grâce aux cinq index très copieux qui valorisent le volume : index général des noms et des choses (p. 843-909 : 62 pages !) ; livres imprimés des XV^e^ et XVI^e^ siècles cités (p. 910-914) ; manuscrits cités (p. 915-917) ; mots latins et grecs commentés ou à remarquer (p. 918-922 : véritable mine pour les lexicographes !) ; villes et maisons d'édition des livres anciens cités (p. 923-931). Malgré cette extraordinaire richesse, on peut ici ou là ajouter de petites pierres à ce bel édifice : ainsi, toujours à *Epist.* 53,1, pour l'expression proverbiale *ad umbiculum perduxit*, on cite l'adage 132 d'Érasme *Ad umbilicum ducere* ; mais Rhénanus peut tout aussi bien se référer directement à Horace (*Epod.* 14,8 *Ad umbilicum adducere* ; cf. Mart. 4,89,2 *iam peruenimus usque ad umbilicos*). Jusqu'à la fin le livre a été minutieusement poli : en témoignent les *Addenda et corrigenda* des p. 933-935. C'est donc un monument d'érudition exceptionnel qui nous est offert, pour éclairer la personnalité et l'œuvre d'un des plus grands philologues, éditeurs et historiens de la première moitié du XVI^e^ siècle, témoin d'une période troublée qui a vu naître, politiquement, intellectuellement et religieusement, l'Europe moderne.

Jean-Louis CHARLET.

Marc-Antoine DE MURET, *Iulius Caesar — Jules César*. Introd., texte et notes par don Giacomo CARDINALI, trad. par Pierre LAURENS (Collection « Les Classiques de l'Humanisme ») : Paris, Les Belles Lettres, 2012, CCCXLVI et 564 pages.

La tragédie latine *Iulius Caesar (Jules César)*, composée dans les années de jeunesse du fameux érudit Marc-Antoine de Muret (1526-1585), bénéficie aujourd'hui d'un écrin de choix, grâce à l'édition du texte philologiquement impeccable et à l'ample étude introductive produites par don Giacomo CARDINALI, à laquelle s'ajoute la traduction poétique de Pierre LAURENS (en alexandrins pour la partie dialoguée et en mètres divers pour les chœurs). L'ensemble compose un ouvrage de haute qualité qui s'inscrit dans le regain d'intérêt suscité à la fois par le théâtre néo-latin du XVI^e^ siècle et par Muret lui-même, au cours de ces dernières années (voir les travaux, éditions et commentaires de Jean-Frédéric CHEVALIER et de Virginie LEROUX).

Le volume comporte, outre le texte latin, établi d'après les deux éditions parues du vivant de l'auteur et la traduction française, les éléments suivants :

- un avant-propos (7 p. où se trouve exposée la méthode adoptée par don G. CARDINALI, qui distingue son travail dans le panorama des études modernes et contemporaines sur Muret ;
- une riche introduction (282 p.) suivie d'une recension des éditions du *Iulius Caesar* et d'un *conspectus metrorum* ;
- une synthèse sur la fortune de l'œuvre auprès des premiers dramaturges de langue française ;
- une bibliographie détaillée (43 p.) ;
- une annotation au texte (67 p., en fin d'ouvrage) ;
- cinq appendices constitués par des documents relatifs à la fortune des textes antiques cités par Muret ;
- un index des auteurs anciens, du Moyen Âge et de la Renaissance ;

Le seul exposé de l'appareil critique et exégétique contenu dans l'ouvrage rend compte du soin avec lequel celui-ci a été élaboré et de l'immense intérêt qu'il peut susciter auprès du lecteur.

L'introduction, exceptionnellement longue au regard des critères de la collection, mérite les plus vives louanges. Elle est organisée en plusieurs pans : après les repères biographiques, la présentation critique des sources antiques de *Iulius Caesar*, l'analyse de la bibliothèque poétique de l'écrivain, qui permet de comprendre ses choix d'écriture, la théâtralité du texte. Tout au long de ces 266 pages, G. Cardinali offre une précieuse étude sur l'œuvre, selon la méthode d'une véritable génétique textuelle. Après une enquête, menée avec rigueur et précision, sur les circonstances de composition et de mise en scène de la tragédie, l'éditeur analyse avec précision les choix de Muret relatifs à la poétique de la tragédie, qui constituent une innovation importante dans le renouvellement du genre au regard de la pratique développée dans les siècles précédents. Muret, pour cette entreprise, entend revenir aux principes d'écriture des Anciens et G. Cardinali montre toute l'originalité de cette posture, qui s'inscrit dans la continuité de l'œuvre tout aussi novatrice du poète néo-latin écossais Georges Buchanan, ami de Muret. Plus encore, Muret, comme l'expose l'éditeur, s'applique à suivre ici les principes hérités des tragédies grecques, à côté de celles de Sénèque et des théories d'Aristote pour autant qu'il pouvait les connaître, directement ou indirectement.

G. Cardinali, prenant appui sur la bibliothèque de Muret et sur les témoignages concernant la circulation des textes antiques à cette époque, retrace très précisément les sources utilisées par Muret pour composer son *Iulius Caesar* en distinguant les majeures et les mineures : à côté des historiens (Florus et Appien, principalement, mais aussi Valère Maxime, Plutarque et Suétone) figurent encore les *Fastes* et les *Métamorphoses* d'Ovide et, bien sûr, la *Pharsale* de Lucain. G. Cardinali retrace ici avec minutie la réception de ces ouvrages anciens auprès de Muret et de ses contemporains, au gré des éditions produites par les Humanistes et diffusées à l'époque en France. L'auteur examine également de près les réminiscences de Juvénal, de Virgile et même celles de Pline l'Ancien, dont l'analyse des vertus respectives de César et de Pompée avait retenu l'intérêt de Muret. Plus qu'une simple exhumation des sources, l'éditeur nous livre une réflexion approfondie sur la sélection opérée par le poète, avançant des hypothèses parfaitement convaincantes à ce propos et illustrant très précisément le processus d'innutrition poétique. En outre, il dévoile, pour la première fois, l'importance, pour la théorie dramaturgique, du *De gestis Romanorum* de Florus, que Muret a lu avec l'ample commentaire de Joannes Camers.

Tout aussi précieuse est la synthèse analytique développée par G. Cardinali au sujet du corpus littéraire et théorique utilisé par Muret pour construire sa poétique tragique : le théâtre de Térence, les tragédies de Sénèque réévaluées à l'aune de l'appareil critique composé par les commentateurs tardo-antiques mais aussi par les contemporains de Muret, notamment par Josse Bade (*Prænotamenta ascensiana*), dont Muret suit assez scrupuleusement les analyses. L'éditeur récuse ici la connaissance directe de la *Poétique* d'Aristote par Muret au moment où il écrit sa tragédie. On peut émettre quelques réserves sur ce point, dans la mesure où la circulation de ce texte semble attestée par d'autres auteurs, dès le Quattrocento, en Italie au moins, pourquoi pas en France, au vu des liens culturels étroits entre les deux pays ? Mais laissons cette *quaestio uexata* si difficile à résoudre, pour l'heure. La position adoptée par G. Cardinali est rigoureuse, on lui en sait gré. Confrontant les tragédies de Sénèque au *Iulius Caesar*, il fait apparaître avec éclat, examinant la structure des œuvres, le style et le lexique, l'originalité d'écriture et la savante réélaboration opérée par Muret qui entretient, selon les mots de l'auteur, « un rapport ambivalent au corpus tragique [sénéquien] » (p. ccxii). La présence des autres poètes antiques

bénéficie également d'une solide et convaincante étude, toujours assortie du rappel des conditions de diffusion de ces textes et de la forme sous laquelle ils étaient connus de Muret. Ces éléments fournissent un étayage scientifique d'autorité à l'ouvrage et permettent d'aboutir à une synthèse solide sur la théâtralité du *Iulius Caesar* propre à souligner une fois de plus la singularité de l'œuvre.

La richesse des annotations en fin d'ouvrage contribue grandement aussi à la qualité de l'ouvrage par la mine d'informations qu'on y découvre.

On se réjouit donc de la publication de cet ouvrage d'une excellence scientifique remarquable et d'une immense érudition, qui contribue à la diffusion d'un texte latin du XVI^e^ siècle occupant une place majeure dans l'histoire littéraire et tout particulièrement dans l'histoire de la tragédie moderne. G. Cardinali a magistralement démontré comment Muret, tout en apparaissant comme un médiateur savant des textes antiques, se révèle là fondateur d'une écriture tragique qui suscitera de nombreux émules dans les décennies suivantes.

Hélène Casanova-Robin.

Renato Badali (éd.), *Carmina medicalia* (Collection « Studi e testi », n° 476) : Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, 2013, 963 pages.

Il est rare que la réception et la première lecture d'une publication offrent autant de surprises et réservent autant de découvertes à l'auteur d'un compte-rendu. L'objet en lui-même, un volume de près de mille pages sorti des presses du Vatican, est assez impressionnant. Le temps consacré à couper avec précaution les nombreux cahiers formant l'ensemble constitue en lui-même une entreprise méritoire qui fait d'autant plus désirer la lecture des textes collectés. Malgré l'austérité de la présentation générale, propre aux publications de la Biblioteca Apostolica Vaticana, un cahier offrant la reproduction en couleur de neuf belles pages de titre ou frontispices, proposé en fin de volume, fait presque figure de récompense pour celui qui parvient à l'achèvement de ce premier travail, à moins qu'aguiché il n'ait commencé, pour se donner du courage, par le découpage de cette partie réservée aux illustrations…

Ces *Carmina medicalia* sont une collection de toutes les pièces en vers contenues dans les ouvrages à sujet médical conservés par la Bibliothèque vaticane. La chronologie s'étend du début du XVI^e^ siècle jusqu'à la fin du XVIII^e^. Nombre de ces poèmes sont « inédits » soit que l'œuvre n'ait jamais été republiée depuis sa première parution soit, comme l'explique l'éditeur, que les éditions ultérieures aient été expurgées de cette partie considérée comme ne relevant pas du corps de l'œuvre. Les compositions relèvent presque toutes du genre de l'éloge liminaire (ou conclusif) en vers destiné à accompagner l'œuvre, qu'il s'exprime sous la forme de dédicaces, d'hommages — parfois suivis d'une réponse — d'épitaphes ou d'éloges de l'auteur par un tiers. Le genre de l'épître *ad lectorem* est également bien représenté dans cette abondante collection. De nombreuses compositions s'avèrent être des centons, dont Badali a parfois pu restituer la structure complète. Sans surprise, les mètres latins et grecs les plus couramment employés sont le distique élégiaque et l'hexamètre dactylique. On ne peut néanmoins manquer d'être frappé par la virtuosité de certains versificateurs, qui recourent aux mètres les plus variés, dans des compositions parfois très savantes. Une telle virtuosité n'est pas sans présenter quelque risque, et l'éditeur a très rigoureusement relevé en notes de bas de page les erreurs métriques lorsque celles-ci se rencontraient. On sera toutefois surpris — ou admiratif — de constater que leur fréquence n'est pas si élevée au regard de l'ampleur des compositions auxquelles les versificateurs se sont livrés. De la même manière, lorsque des hapax ou

des termes rares apparaissent, ou encore des termes ou formulations ne relevant pas la latinité classique, l'éditeur leur réserve une note.

Le travail d'édition réalisé par Renato Badali est considérable. Dans sa brève préface de cinq pages, où il résume les principes adoptés pour mener à bien son entreprise, il parle lui-même d'un travail extrêmement fatigant mais riche en découvertes. Son lecteur n'a aucune peine à imaginer ce que représente une telle aventure dans les collections d'ouvrages médicaux de la Bibliothèque vaticane. Le tout s'organise en 230 entrées, certaines pouvant appeler des subdivisions, par nom d'auteur, suivant l'ordre alphabétique. Un index reprend tous les noms mentionnés. Un autre rassemble les vers de tête de chacune des compositions éditées et permet de constater, avant l'étude de chacune des entrées, que de nombreuses langues ont été mises à contribution par les versificateurs : si la plus grande partie des poèmes rassemblés furent composés en vers latins, une partie non négligeable utilise le vers grec, puis viennent, en ordre décroissant d'occurrence, les vers français, italiens, allemands, hébraïques (deux pièces), espagnols (deux pièces) et néerlandais (une pièce). Un index des manuscrits (un seul) et des éditions imprimées avec leur cotation vaticane est également proposé.

Il n'est pas envisageable de proposer un résumé ou une typologie complète des pièces rassemblées dans ce volume, d'autant moins que certaines des langues employées ne sont pas de la compétence de l'auteur de ce compte-rendu. On se limitera à la présentation de quelques exemples emblématiques ou particulièrement originaux, qui feront saisir la grande richesse de cette collection, suivie de remarques générales sur la portée et l'intérêt de cette publication.

Le plus grand nombre de ces pièces sont des compositions de circonstance de forme brève. À titre d'exemple, la *Monstrorum historia cum paralipomenis historiae omnium animalium* d'Ulysse Aldovrandi, publiée à Bologne en 1642 (entrée [5]) propose une dédicace à Ferdinand II, Grand Duc de Toscane, sous la forme de quatre distiques latins. L'auteur est un patricien de Bologne, *professor ordinarius* à l'*Archigymnasium simplicium medicamentorum*. Sous l'entrée [86], nous trouvons l'ouvrage *In Hippocratis et Galeni physiologiae partem anatomicam Isagoge* de Jacques Dubois (Iacobus Sylvius), Paris, 1555, avec sa dédicace liminaire à Henri II (vers phaléciens) ainsi que deux envois en hexamètres dactyliques en fin de volume. Andrea Bacci, médecin de Sixte Quint, apparaît avec son traité sur les poisons et leurs antidotes publié à Rome en 1586 [25], clôturé par six distiques élégiaques *In veneficum*.

Nombre des pièces reprennent les lieux communs de la culture humaniste. La mythologie classique est largement sollicitée et, en particulier, les divinités et les lieux infernaux : le sujet de la maladie et de la mort appelait naturellement de telles évocations. Sans surprise, les hommages à Hippocrate et à Galien sont eux aussi multipliés par convention. Le principe de l'éloge revient souvent à inscrire l'auteur d'un ouvrage médical, qu'il s'agisse d'une somme ou d'un opuscule, dans la lignée des grands noms de la médecine antique et à le hausser au rang des plus illustres.

Ainsi le premier volume des *Opera omnia* de Jan Baptist van Helmont (1682, [118]) comprend un poème de 154 distiques élégiaques, signé du neveu de l'auteur (*Sic lusit fausto poemate D.S. d'A. suo avunculo*) retraçant de manière parodique l'histoire de la médecine depuis Esculape jusqu'à l'auteur.

Un exemple révélateur de cette culture des milieux médicaux est donné par deux recueils poétiques, publiés à Rome en 1602 et composés en hommage à Lorenzo Cagnati, fils unique du médecin Marsilio Cagnati, mort à vingt-trois ans mais déjà docteur en philosophie et en médecine. Le premier recueil [54], dû au père endeuillé, intitulé *Epitaphium*, rassemble une présentation au lecteur, une oraison funèbre et soixante pièces poétiques en grec et latin d'auteurs variés, tous proches du jeune

homme décédé, dont un poème en distiques élégiaques de 140 vers, composé par le père à son fils. Le second [55], composé à la même occasion par les amis du jeune docteur, dont on devine qu'ils étaient pour la plupart d'anciens condisciples, porte le titre de *Flebiles amicorum Camoenae*. Parmi les différentes compositions, deux centons virgiliens, mêlant des mètres très variés, retiennent particulièrement l'intérêt. Ils donnent une idée précise des exercices poétiques et littéraires auxquels on pouvait se livrer en milieu lettré.

Dans la même veine, la collection d'écrits de Giovanni Battista Cortesi (médecin originaire de Bologne, membre de l'Académie de Messine) publiée à Messine en 1625 [74] s'ouvre sur une composition en hexamètres dactyliques de 391 vers par un collègue académicien dont l'identité ne peut être tracée. Suivent plus d'une vingtaine de pièces très diverses.

Les entrées [192-194] présentent quatre volumes contenant les œuvres de Frederik Ruysch, botaniste, naturaliste et médecin hollandais (1638-1731), dont le tome IV comprend un *Thesaurus animalium primus* (1ère éd., Amsterdam, 1710) introduit par un poème liminaire de 690 hexamètres latins, ambitieux exposé zoologique mêlant géographie, histoire et mythologie. L'acribie de Badali s'est attachée à noter les nombreuses irrégularités prosodiques commises par l'auteur. Il n'en reste pas moins que la démonstration d'érudition mérite l'attention.

Sur le plan de la virtuosité et des jeux formels, l'ouvrage de Johann Pharamund R(h)um(m)el, *Avicula Hermetis catholica. De mercurio, sulphure et sale philosophorum in uno subiecto*, publié à Francfort, probablement vers 1635 [191], en langue allemande, contient quatre pièces en vers dont trois sont conçues à partir d'acrostiches latins (*Initium sapientiae pietas, Aenigma de sulphure philosophum, Aenigma de sale philosophorum*) qui viennent renforcer le caractère ésotérique d'un traité dont l'inspiration est explicitement alchimique.

Autre curiosité virtuose, le recueil des œuvres d'Abraham Zacuto, médecin portugais, publié à Lyon en 1642 [226], qui offre vingt-et-une compositions en vers latins dont la dernière est un éloge de l'auteur sous forme d'un calligramme de *poculum* réalisé par l'enchaînement de mètres variés (parmi lesquels hexamètres, pentamètres et asclépiades mineurs).

À l'inverse, on ne sera pas étonné de constater que certains auteurs manient un latin plus fantaisiste, tout en visant la démonstration de virtuosité : Arnold Senguerd, dans son *Osteologia corporis humani*, Amsterdam, 1662 [201] se livre à une *Declinatio hominis et sceleti szazon* (sic), en l'occurrence douze trimètres iambiques scazon à la composition anaphorique portée par la déclinaison de *homo* et de *sceletum*, suivis d'un vers de conclusion (*Hominem atque sceletum vita morsque declinat*) et de la signature : *meditando, I(ohannes) L. Blasius, iurisconsultus*. On notera l'emploi du terme s*celetum* au genre neutre (masculin normalement), dont l'éditeur explique fort justement l'origine.

Au-delà du recueil d'érudition et de curiosités que l'on ne se lassera pas de parcourir, le grand intérêt d'une telle collection est d'offrir, à travers un objet en apparence anodin et conventionnel, un témoignage de premier ordre pour l'étude de l'histoire intellectuelle et culturelle, avec les milieux médicaux en premier plan. On y trouvera d'abord la confirmation que les médecins ont compté parmi les figures humanistes et intellectuelles de leur temps. À ce titre, Girolamo Cardano compte parmi ces médecins polymathes qui ont aussi marqué les débats d'idée et la connaissance en général. Le premier tome de ses *Opera omnia*, publiés à Lyon en 1663 est ici mentionné [59] car le début du volume regroupe divers témoignages sur l'auteur, de contributeurs variés (treize compositions au total), collectés par Gabriel Naudé. On n'oubliera pas Girolamo Fracastoro [102] au titre des humanistes polymathes issus de la faculté de médecine. Agricola (Peurle) Johann (Ammonius), médecin et

humaniste allemand, eut le privilège de voir ses *Scholia copiosa in therapeuticam methodum, id est absolutissimam Claudii Galeni Pergameni curandi artem* (commentaire au *De methodo medendi* de Galien), publiées une première fois à Augusta en 1524 [2], honorées d'une lettre liminaire d'Érasme, écrite de Fribourg en 1533 pour la seconde édition de 1534, qui n'est malheureusement pas donnée dans cette compilation, son auteur ne s'étant pas adonné à la versification. D'autres poèmes illustrent en revanche les relations intellectuelles et amicales que l'auteur avait tissées par ailleurs. Ces pièces de circonstances mettent de fait en scène les cercles savants de leur temps et sont l'illustration des échanges, des jeux de relation et du fonctionnement des grandes institutions dédiées à la connaissance (académies et universités). Ainsi, l'entrée [32.3] donne à lire l'épitaphe latine de Johann Francisci (trente distiques élégiaques), médecin, poète et musicien danois, mort à Copenhague en 1584, par le grand astronome Tycho Brahe, qui se désigne comme *amicus*.

L'histoire de la médecine en particulier puisera dans cette collection une documentation précieuse. La plupart des grands noms de la discipline y sont représentés : l'anatomiste et humaniste Jacques Dubois (Iacobus Sylvius) [86-89], le botaniste Leonhard Fuchs [104], Jan Baptist van Helmont [118], Santorio Santorio [196-197], Thomas Sydenham [210], Nicolas Tulp [212], Thomas Willis [223]. D'autres grands savants voient également leurs écrits recueillis dans cet ensemble : Athanase Kircher [135], Girolamo Mercuriale, pour ses *Opuscula aurea et selectiora* (Venise, 1644, première édition des œuvres complètes) [162], Antonio Musa (Brasavola) [172-174].

Le spécialiste de la littérature médicale trouvera dans cette vaste collection, qui tient aussi bien lieu de catalogue, nombre d'ouvrages et de références appelant un travail d'édition ou de commentaire. Méritent une mention particulière un recueil de textes chirurgicaux publié en Allemagne par les frères Gesner en 1555 [68] et qui, entre autres écrits, comprend l'édition latine augmentée et amendée de Guy de Chauliac par Jean Tagault, médecin de Paris ; une traduction latine du *De fasciis liber* de Galien par Guido Guidi, médecin de François I^er^ (Paris, 1544) ainsi que, par le même traducteur, le *De laqueis liber ex Heracle* d'Oribase (Paris, 1544) ; de Conrad Gesner lui-même, les *Obseruationes de medicinae chirurgicae praestantia et antiquitate*. L'entrée [83] présente une édition de Dioscoride par le médecin allemand Johannes Moiban (1565), avec traduction latine par Conrad Gesner (édition partielle par le premier puis, après son décès, poursuite en latin par le second), assortie d'extraits de Galien et médecins grecs. En [183], nous découvrons un volume coté R. G. Medic. V. 1438 contenant un ensemble d'opuscules portant sur la peste et son traitement. Enfin, Andrea Vesalio n'est pas mentionné au titre de son grand traité d'anatomie mais pour sa *Paraphrasis in nonum librum Rhazae, medici Arabis clariss(imi), ad regem Almansorem, de affectuum singularum corporis partium curatione*, Lyon, 1551 [214].

Il serait loisible d'étendre la revue des curiosités et des richesses de cette collection. Mais elle fait partie de ces compilations que l'on savoure avec le temps, auxquelles on revient volontiers après la première lecture, aussi attentive fût-elle.

On n'insistera jamais assez, répétons-le, sur l'importance d'un tel travail d'érudition pour témoigner de ce que fut l'histoire des milieux médicaux et, plus généralement, des milieux savants en Europe. L'ouvrage est une mine de références précieuses et permet de faire connaissance avec des auteurs et des écrits qui resteraient sans lui dans l'ombre. Il recèle des sources appelant travaux et études pour l'histoire de la médecine et des sciences. Il offre également un aperçu extrêmement complet du genre de la composition de circonstance, en vers, dédicace ou éloge, illustré ici par des auteurs d'origines diverses présentant tous les niveaux de maîtrise de la langue et dont les compétences littéraires sont variées, permettant le passage de

l'inspiration la plus conventionnelle, presque scolaire, à la pièce originale et talentueuse. Le plus grand nombre d'entre eux étant des docteurs en médecine de premier ordre, membres d'académies et d'honorables institutions, la collection permet de se faire une idée assez précise de ce que pouvait être la formation académique et littéraire délivrée dans les universités.

En définitive, on ne peut qu'encourager curieux et spécialistes à parcourir cette somme. Ils y trouveront le plaisir de la découverte et l'inspiration pour bien des travaux.

Frédéric Le Blay.

Histoire littéraire

Hélène Vial (dir.), *Les Sirènes ou le Savoir périlleux. D'Homère au xxie siècle* (Collection « Interférences ») : Presses Universitaires de Rennes, 2014, 352 pages.

Issu d'un colloque international qui s'est tenu en mars 2013 à Clermont-Ferrand, ce recueil s'inscrit dans le cadre d'un programme transversal que le CELIS (Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétique) de l'université Blaise Pascal consacre aux « enjeux des savoirs : héritage, transmission, pouvoirs » ; il s'agit ici du premier volet du projet « Mythologies des savoirs : de l'ivresse aux dangers ». Le parcours littéraire qu'il propose autour du rapport entre les sirènes et les périls de la connaissance se présente comme « un itinéraire critique et poétique qui se veut curieux de toutes les rencontres », sans prétendre à une quelconque « exhaustivité » (p. 14), de toute façon impossible s'agissant d'un mythe aussi riche, tant par sa nature que par ses ramifications. Il offre cependant un parcours varié au lecteur, qui prend plaisir à la découverte de cet ouvrage dirigé par une latiniste renommée dont on connaît par ailleurs la finesse intellectuelle et la rigueur de la pensée.

L'ouvrage se divise en deux parties d'égale longueur, l'une consacrée à la naissance et à l'évolution du mythe dans l'Antiquité gréco-latine, l'autre aux mutations qu'il a subies dans la littérature française, du Moyen Âge au xxie siècle. Les trois premières contributions portent sur l'hypotexte homérique (*Odyssée*, XII, 36-200 et XXIII, 326), et elles mettent en lumière le lien qui unit mémoire et oubli ainsi que la dimension métapoétique du passage, qui code la puissance de séduction de l'*Iliade* (Pucci, p. 21-29) ; la tension entre épopée et poésie mélique (Perceau, p. 31-50) ; le risque de l'immobilité (Dingremont, p. 51-62). C'est ensuite l'évolution du mythe dans la littérature grecque qui retient l'attention, des Sirènes funéraires et de leur suicide dans l'art et les textes (Nova, p. 65-78) jusqu'à leur lien avec le symbolisme, paysager et poétique, de l'île dans *Les Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes (André, p. 97-113), en passant par leur rapport aux limites, qui fait d'elles des figures de l'entre-deux (Soussan, p. 79-96). Il se tisse ainsi des échos mythiques signifiants, notamment avec les Muses, qui, comme le montre Semenzato dans son intéressante analyse, ont un rapport finalement assez semblable au savoir et à ses dangers (p. 117-131), mais aussi avec Narcisse, victime, comme Ulysse, du mirage fascinant de la beauté (Arnaud, p. 133-148). À Rome, les Sirènes sont, chez Cicéron (*De finibus*, V, 49) au service d'une argumentation philosophique, entre aristotélisme et stoïcisme (Lévy, p. 151-159), tandis que, dans la poésie ovidienne des *Métamorphoses* (V, 552-563), elles apparaissent comme un double positif du poète qui